

DIDIER DUMAS

Le stade magique de la parole :

Etat « modifié » ou état de mutation de la conscience

« Les Nouvelles du Jardin d'idée », première formule 1996-1997, épuisé

Je n'ai trouvé dans la littérature psychanalytique, qu'un seul article traitant un peu sérieusement de l'entrée de l'enfant dans le langage, et celui-ci date de 1920. Il s'agit de l'article d'une pionnière de la psychanalyse, Sabina Spielrein, *La genèse des mots enfantins papa et maman*,¹ qui reste, à ma connaissance, le seul travail ayant cherché à considérer l'entrée dans le langage, à travers les rapports existant entre la phonétique et la vie pulsionnelle. On y apprend que les mots «papa» et «maman» se constituent dans le rapport au sein, le «m» de «maman», répondant au plaisir d'absorber et le «p» de «papa» à celui d'expulser. Dans cet article qui reste d'une grande fraîcheur, Sabina Spielrein considère que l'acquisition du langage s'effectue en trois temps: trois étapes ou trois stades.

Le cri est la forme archaïque du mot

La première étape de l'acquisition du langage s'inaugure à la naissance, avec la respiration pulmonaire et la faculté de crier. Le cri est ainsi la forme archaïque du mot. C'est le *stade autiste* du langage, dans lequel la qualité des bruits, leur tempo vibratoire, leur intensité, leur agencement, leur «musique», priment sur tout autre chose. La seconde étape commence au moment où l'enfant prononce ses premiers mots, ou n'en utilise qu'un seul, et semble alors s'en servir à tort et à travers. C'est son *stade magique*, dans lequel les mots sont employés comme des incantations magiques. Le troisième, le *stade symbolique*, est celui qui se poursuit à l'âge adulte, et dans lequel, chaque mot devenant le symbole d'une chose précise, le langage peut servir les fonctions de jugement et la capacité à raisonner. Considérons cela à travers l'observation d'un petit garçon.

Fabien prononce son premier mot alors qu'il n'a pas encore un an. Voulant un matin, tripoter une lampe allumée, il touche l'ampoule, se brûle, hurle et fond en larmes. Cherchant à le calmer, sa mère lui dit:

– Mais, il ne faut pas toucher les ampoules, C'est chaud!

– Chaud! Chaud! Répète alors Fabien, qui, le premier stupéfait de s'entendre parler, s'arrête instantanément de pleurer.

Parler, c'est recréer le monde dans une symbolique sonore

Un sourire de ravissement illuminait sa face. Il semblait être, instantanément, passé des larmes à la béatitude. Et ce brusque revirement laisse sa mère stupéfaite. C'était comme si, me dira-t-elle, prononcer ce mot avait magiquement effacé toute souffrance. En effet, c'était bien ce qui s'était passé, Fabien avait découvert que parler maîtrise la douleur. Le lendemain, il est assis sur sa chaise haute et sa mère lui sert une bouillie. La posant devant lui, elle lui dit qu'il faut attendre. «Chaud! Chaud!» Ponctue alors Fabien. Sa mère sourit: «il a établi une relation entre la chaleur de la lampe et celle de l'assiette,» pense-t-elle, émue. Or il n'en est rien. Fabien est certes capable d'établir cette relation, mais ce n'est pas ce qu'il exprime en prononçant ce mot. Son père le comprendra quelques jours plus tard, alors qu'il se promène avec lui au jardin du Luxembourg. Ils croisent un autre enfant qui tient un cornet de glace à la main. Fabien le convoite. Voulant que son père lui en achète un, il lui crie «Chaud! Chaud!»

¹ Dans: Michel Guibal, Jacques Nobécourt, *Sabina Spielrein entre Freud et Jung* (Aubier-Montaigne) Paris, 1980.

Le mot est investi par l'enfant, du pouvoir de gouverner le désir. Pour Fabien, les bonbons étaient «chaud», au même titre que les esquimaux à la vanille, les personnes inconnues ou les bruits qui, auparavant, lui faisaient peur. La seconde fois où il avait prononcé cette «formule magique» ce n'était donc pas pour qualifier la température de l'assiette, mais pour tempérer son désir d'avalier sa bouillie, pour se donner les moyens d'attendre, comme sa mère le lui avait demandé. Un an et demi plus tard, alors que Fabien parlait déjà couramment, son père le surprend un matin au lever du soleil, planté devant la fenêtre, en contemplation, et il l'entend dire: «Chaud la fenêtre». Prononcer son premier mot, c'est recréer le monde. Ne trouvant pas d'autre mot pour exprimer l'émotion que provoquait en lui le spectacle de la *fenêtre*, il l'avait associé à cette autre puissante émotion, qui l'avait *fait-naître* dans le langage.

Le langage est un outil permettant à l'enfant de se séparer de sa mère

Que parler soit la première maîtrise de la douleur est une chose aussi connue qu'ignorée. C'est la base même de la pratique analytique. C'est le principal remède des vieilles et des matrones, qui, papotant, visent à exorciser toute la misère du monde. Mais, à l'âge adulte, la récréation du monde dans une symbolique sonore nous est à ce point familière, que la magie du langage ne nous étonne plus. Il n'empêche qu'au moment où nous avons pris la parole pour la première fois, nous avons tous, comme Fabien, été émerveillés par cette faculté de recréer la vie, de la maîtriser, et de repousser la douleur.

Si on observe l'enfant en regardant les choses de son point de vue, le *stade magique du langage* ressemble assez à ces moments d'extase ou de révélation, décrits comme des «états modifiés de la conscience». Chez l'enfant, il ne s'agit toutefois pas, d'un *état modifié* de la conscience, mais d'un *état où elle se modifie*. Et la dimension magique que prend alors l'incroyable pouvoir que représente à ses yeux, la découverte de quelque chose qui n'est rien d'autre que sa propre activité mentale, provient en fait, de la très vive émotion, de se retrouver ainsi, brusquement installé, en sujet de sa propre histoire. Lorsque Fabien hurle parce qu'il s'est brûlé, sait-il, qu'il y est pour quelque chose? Non. Il sait seulement qu'il souffre. Et, si quelqu'un en est responsable, c'est sa mère, puisque, de son point de vue, elle est la seule à pouvoir l'en soulager. Mais dès qu'il prononce un mot, dès qu'il peut nommer sa souffrance, lui donner forme dans un symbole sonore qui la recrée dans le langage, le voilà responsable de son acte. Et, le devenant, il s'arrête de pleurer.

Le *stade magique* du langage pourrait-il donc servir de modèle dans l'approche des «états modifiés de la conscience»?

La puissance émotionnelle faisant que l'enfant commence tout d'abord par considérer la parole comme un phénomène magique, vient de ce qu'il y découvre un outil lui permettant de se passer de sa mère, et qu'il est donc, pour la première fois de sa vie, confronté à un pouvoir permettant de la quitter. L'atmosphère affective, souvent décrite comme indicibles, qui, accompagne les «états modifiés ou altérés de la conscience», est d'une puissance émotionnelle semblable, tant dans sa dimension céleste, qu'inférieure. Ne serait-elle donc pas due à la soudaine prise de conscience, vécue comme catastrophique ou libératrice, de l'esprit, découvrant son existence propre, indépendante de cette «mère archaïque», le matérialisme, et possédant ainsi le pouvoir de la quitter?

D. D.